

D<sup>r</sup> LIÉGARD

# SAINTS-GUÉRISSEURS

DE LA

# BASSE-BRETAGNE



PARIS  
ÉDITIONS HIPPOCRATE

7, RUE DES GRANDS-DEGRÉS

1935

# SAINTS-GUÉRISSEURS DE LA BASSE-BRETAGNE

---

## CONFÉRENCE

Faite au Cercle des Étudiants bretons

le 18 décembre 1934

par le Docteur LIÉGARD

MESSIEURS,

*Lorsque votre Président m'a demandé de vous faire une conférence sur les Saints-guérisseurs de la Basse-Bretagne, j'ai accepté volontiers, car c'était là pour moi un sujet particulièrement sympathique.*

*Je lui ai consacré, il y a plus de trente ans, ma thèse de doctorat en médecine et il évoque pour moi, dans le lointain, l'agrément de randonnées à bicyclette à travers les campagnes bretonnes et le charme de tête à tête à la Bibliothèque Nationale avec de vieux auteurs de chez nous.*

*De tout cela le souvenir m'est resté assez précis pour que j'essaie aujourd'hui de vous entretenir de mes vieux confrères spirituels de la Basse-Bretagne.*

# SAINTS-GUÉRISSEURS DE LA BASSE-BRETAGNE

---

Il n'y a pas qu'en Basse-Bretagne qu'il existe des saints guérisseurs. Dans la plupart de nos provinces, le Morvan, le Poitou notamment, et à l'étranger, dans beaucoup de pays chrétiens, tels l'Espagne ou l'Italie, il y a des thaumaturges locaux dont le culte idolâtre rappelle celui de chez nous. Mais nulle part ailleurs qu'en Basse-Bretagne on ne trouve une telle quantité de lieux de guérison, une telle abondance de légendes, une telle survivance de naïve idolâtrie sous des voiles chrétiens.

Le Goffic disait : « Les saints d'origine celtique sont nombreux comme les sables de la mer. » Aussi, pour mettre un peu d'ordre dans une matière extrêmement touffue, nous grouperons, si vous le voulez bien, nos médecins célestes par spécialités. C'est que, en effet, ils ne guérissent pas tout. Ils ont réalisé depuis fort longtemps ce que les médecins terrestres n'ont commencé à faire que depuis quelques lustres : la spécialisation pour un groupe déterminé de maladies en vue d'un résultat thérapeutique plus sûr.

\* \* \*

Nous commencerons par les saintes qui président à la naissance.

Les plus connues sont sainte Pompée, sainte Thouine, sainte Marguerite, sainte Brigitte (Santez Berhet). Sainte Brigitte assistait, dit la légende, à la naissance de Jésus et l'emballota : « Berhet, lui dit la Vierge reconnaissante, en récompense, tu seras au ciel la patronne des femmes en couches. »

Aussi, là où elle a sa statue, comme à Spézet, vient-on de très loin la prier pour dissiper les malaises de la grossesse, rendre l'accouchement facile et les suites de couches normales. La coutume est de lui offrir en offrande une coiffe et, après la délivrance, un bonnet du nouveau-né.

A côté des autres saintes authentiques sur lesquelles je passe, nous avons un personnage fort curieux : la vieille de la Couarde (Et Groac'h Couard) que vous pouvez voir à Baud.

Autrefois, elle trônait sur le sommet de Castennec sur un socle de gazon et, durant tout le moyen âge, elle fut la déesse implorée des grossesses vannetaises : le rite était de se frotter à son ventre et de se baigner dans une cuve placée près d'elle.

On a longtemps discuté sur son origine : statue d'Isis pour les uns, Vénus romaine pour les autres. C'est dans tous les cas une icône curieuse, véritable figuration de la fécondité par l'exagération intentionnelle des rondeurs féminines.

Le clergé local tonna longtemps contre elle sans résultat. En 1660, l'évêque de Vannes ordonna de la détruire, mais nul n'osa y toucher. Un jour, des missionnaires de passage, bravant l'opinion publique, la firent rouler dans le Blavet. Trois ans après, elle reparut, repêchée clandestinement.

On la rejeta de nouveau à l'eau. Enfin, en 1669, Pierre de Lannion la fit retirer du fleuve et la plaça dans la cour de son château de Quinipili où elle recueille encore les prières des femmes enceintes des environs.

Lorsque la nouvelle accouchée n'a pas de lait, il est une façon bien simple d'en avoir.

Il y a un peu partout ce qu'on appelle des fontaines de lait, comme celle, superbe, en vieux granit moussu, près du porche de l'église de Bulat.

Ces fontaines sont sous le vocable de la Vierge ou de sainte Gwen Teirbronn, la sainte aux trois mamelles, mère de Gwenolé, Gwenec et Jacut.

J'ai été initié au rite galactogène à Gouarec par une aubergiste dont je me rappelle encore la bienfaitante bolée par un jour de chaleur :

« Il y a, me disait-elle, à Féchamp-en-Saint-Ygeaux deux fontaines : la plus petite est une fontaine de lait. J'y suis allée autrefois, j'ai prié la Vierge, puis, suivant la coutume, j'ai vidé avec une écuelle la fontaine, et m'en suis revenue à pied à Gouarec.

» Au fur et à mesure que la fontaine se remplissait, je sentais

mes seins se gonfler le long de la route. Rentrée chez moi, j'avais du lait en quantité, et depuis j'ai toujours été une excellente nourrice. »

Un nourrisson s'agite dans sa couche, il crie, il a de la diarrhée : le diagnostic des commères est vite fait, c'est le drouk bouellou (traduisez entérite). Il faut s'adresser à un guérisseur de coliques.

Le plus invoqué est saint Divy : un peu partout s'élèvent des oratoires en son honneur. Les fontaines de Plounevez-Porsay, Plouneour, Pleloff sont célèbres.

Quel que soit le guérisseur invoqué, qui est : saint Divy, saint Médard, saint Grégoire, saint Isidore, suivant les paroisses, après l'invocation, à l'église, le procédé le plus employé est le suivant :

Plongez dans la fontaine sacrée la chemise du petit malade, Surnage-t-elle ? L'affection est bénigne. Plonge-t-elle au fond ? La maladie est incurable. Flotte-t-elle entre deux eaux ? C'est grave, la guérison est incertaine et, dans ce cas, il faut revêtir le petit malade de linges trempés dans l'eau miraculeuse : c'est le seul moyen de le sauver.

Au Relecq-Plounéour, au pied des montagnes d'Arrée, sur les ruines d'un ancien couvent de Templiers, est un sanctuaire où la Vierge se spécialise aussi dans les coliques des nourrissons.

Un peu plus loin, à Plounéour-Menez, au pied du Roch-Trevezel, on vous montrera dans la lande, loin de toute chapelle, un énorme bloc de granit, vieux dolmen qui servit, dit-on, aux sacrifices humains. Les gens de l'endroit prétendent que saint Eneour s'y coucha un soir et que les rigoles creusées dans la table de pierre sont l'empreinte de son corps.

C'est un lieu de pèlerinage pour les enfants rachitiques. On les roule sur la pierre et on leur frotte les reins avec l'eau de pluie stagnante dans les crevasses : cette pratique les rend, dit-on, vigoureux et les fait marcher de bonne heure.

D'autres saints se partagent avec Eneour le privilège de faire marcher les enfants qui tardent à marcher.

Vous avez par exemple Morvan, dont le cercueil se voit à Cleguerec. Ce cercueil est un monolithe de granit recouvert de

deux pierres en forme de toit. Certains jours on soulève le lourd couvercle, on allonge les enfants quelques minutes dans le sarcophage, et c'est souverain pour affermir les os et les reins.

Parmi les tombeaux ou les pierres qui font marcher les enfants, citons encore le tombeau de saint Vignoc, à Plounez, celui de saint Gildas, à Carnoët, le caveau de saint Trémur à Sainte-Tréphine, la min-ar-miraclou du couvent de la retraite à Lannion et le rocher de saint Samson à Pleumeur-Bodou.

Ailleurs, c'est le culte de l'eau qui reprend ses droits. A Scaër, plongez un enfant dans la fontaine de sainte Candide : s'il allonge les pieds, il va bientôt marcher; s'il les retire sous lui, mauvais signe.

A Treflez, l'enfant malingre ne doit porter que du linge lavé dans la fontaine de Sainte-Ediltrud et, rite obligatoire, séché à l'ombre.

Dans le Léon, on s'adresse surtout à saint Vizia; dans le Trégor, à saint Idunet. Si j'en crois Anatole Le Braz, Idunet passe pour avoir l'oreille dure, et il faut le fouetter pour le rendre attentif.

A Mahallon, près Pont-Croix, on m'a montré une roue garnie de clochettes qui guérit, dit-on, les enfants bégues de la région.

J'ai rendu visite aussi à Locmaria, en Belle-Isle-en-Terre, à la vierge du Pendrew qui a la réputation de guérir la coqueluche.

Elle fait concurrence à saint André, car chacun sait chez nous que saint André est le grand spécialiste de la coqueluche. Il a de nombreux sanctuaires. Celui de Plounevez-Lochrist est un des lieux de pèlerinage les plus connus. On y fait embrasser aux petits tousseurs la statue, puis, dans une cavité située audessous de la niche, on prend une poignée de terre qu'on introduit en partie dans la nuque de l'enfant, le reste est mis dans ses chaussures et doit y être maintenue durant toute la maladie. Quand la guérison est obtenue, on revient à l'église et on affuble le saint d'un bonnet et d'une chemise du petit malade.

En 1902, quand j'ai visité le sanctuaire de Plounevez, ce bon saint André était habillé de sept chemises et de cinq bonnets superposés.

Enfin, pour terminer ce chapitre de médecine infantile, voici,

lorsqu'un enfant **agonise**, le procédé héroïque qui peut le sauver :

**Faire pour l'enfant** une quête. Personne ne doit donner plus d'un sou : la quêteuse doit remettre la somme à un prêtre sans la compter. Le tout servira à dire une messe au profit du petit moribond.

Si nul n'a donné plus d'un sou, si la quêteuse n'a aucune idée du total des sous amassés, la guérison est certaine; sinon, c'est qu'une des conditions requises n'a pas été observée.

J'ignore d'où vient cette coutume bien naïve. Je l'ai vue appliquer dans mon enfance à un petit broncho-pneumonique qui mourut, hélas! malgré la quête.

\* \* \*

J'en arrive à l'innombrable foule des guérisseurs de l'adulte, et je suis obligé de me limiter pour ne pas abuser de votre attention.

Vous saurez que, à Bourbriac, saint Briac, à Pont-Croix, saint Hilarion, guérissent la migraine, mais qu'ils s'inclinent, tous deux, devant saint Hernin.

Dans la paroisse qui porte son nom, saint Hernin est figuré par une fruste image de pierre surmontant une fontaine du cimetière.

Pour obtenir les bonnes grâces du Sant-Coz (le vieux saint), comme l'appellent ses clients, il faut en le priant lui laver la tête à deux reprises.

Locarn possède les reliques de Hernin dans une châsse en forme de crâne. Le premier dimanche de mai, jour du Pardon, le crâne aux reliques à la main, un prêtre se tient dans le chœur et le pose sur la tête de ses paroissiens.

Cette imposition, paraît-il, non seulement guérit, mais confère l'immunité contre toute migraine.

Pour guérir les maux d'oreilles et pour préserver de la surdité, l'arsenal de la thérapeutique religieuse bretonne renferme des cloches ou des pierres sonnantes.

A Stival, le jour de la fête, on habille d'un robe de satin brodé

d'or la cloche qu'on appelle le bonnet de saint Mériadec. Les sourds viennent s'agenouiller au pied de l'autel, et le célébrant agite doucement au-dessus de chacun d'eux la cloche bénie.

Sainte Appolline guérit les maux de dents, et pour bien l'affirmer elle est représentée à Beuzec-cap-Sizun sous les traits d'une princesse tenant à la main une tenaille étreignant une molaire.

Les guérisseurs de maux d'yeux sont nombreux.

Il y a évidemment saint Clair, dont le chef authentique est à Reguin : deux fois par an, la précieuse relique est trempée dans l'eau d'une fontaine qui, en lotions sur les paupières, fait, paraît-il, merveilles.

Il y a aussi les Notre-Dames de la Clarté qui sont nombreuses. Dans leurs sanctuaires de Saint-Gilles-Pligeaux, de la Feuillée, de Ploumanac'h, on vient de plusieurs lieux à la ronde prier et se laver les yeux aux fontaines.

Mais de tous les guérisseurs de maux d'yeux, le plus célèbre est saint Jean.

Saint Jean est le successeur du dieu gaulois Héol, frère de l'Hélios grec. A la faveur d'une simple concordance de date entre sa fête et celle druidique du solstice d'été, il fut appelé à recueillir et à christianiser le culte persistant du soleil.

C'est pour cela que, dans la nuit du 23 au 24 juin, les bourgs, les hameaux, les fermes s'illuminent en son honneur aux clartés du tantad (traduction : feu-père) c'est pour cela aussi qu'il peut rendre la lumière à ceux qui l'ont perdue.

Son sanctuaire le plus connu est celui de Saint-Jean-du-Doigt, ainsi nommé parce qu'on y conserve le doigt de l'apôtre. Il y a là la célèbre fontaine (feunteun ar bis) où tous les ans on plonge la relique sacrée pour renouveler le pouvoir guérisseur de l'eau.

Autrefois, le 24 juin, les paroisses maritimes des environs y venaient en pèlerinage par mer avec leurs saints enchaînés à l'avant des bateaux.

Ce pittoresque est perdu, mais il reste les aveugles qui viennent encore prendre de l'eau précieuse, toucher leurs paupières à l'étui reliquaire renfermant le doigt et, le soir venu, réchauffer leurs prunelles éteintes au tantad.

L'épilepsie et, en général, les crises nerveuses sont du domaine de saint Gilles.

A Saint-Gilles-Pligeaux, les malades se rendent le dimanche à l'église dont, pendant toute la messe, ils font le tour, les hommes portant un coq, les femmes une poule. La procession se termine avec l'office. Les volailles sont alors placées dans une cage disposée au fond de l'église et vendues le lendemain au bénéfice de la fabrique.

Autrefois, saint Gildas et saint Tugen étaient invoqués pour la guérison de la rage. Aujourd'hui leur rôle est plus modeste; il est uniquement prophylactique.

A Carnoët, saint Gildas est figuré escorté de deux chiens : il suffit de les toucher pour être immunisé.

A Primelin, où le culte de saint Tugen est très prospère, on vend des petites clés portant les initiales du saint (S.-T.), qu'il suffit de jeter à un chien suspect pour éviter sa morsure.

\* \* \*

La Bretagne, avec son atmosphère saturée d'humidité, est un climat éminemment propice aux manifestations rhumatismales.

D'ailleurs, le terme de rhumatisme (*poan izili*) s'applique dans le diagnostic populaire à toutes affections douloureuses des membres sans apparence extérieure. Ainsi nombreux sont les guérisseurs sacrés de *poan izili*.

Citons saint Samson à Lannion, saint Maur à Calanhel, saint Méloir à Loc-Melar, saint Gourin au Cloître, saint Mathieu à Plouillé, etc... Les noms varient d'un groupe de paroisses à l'autre, mais le rite est à peu près invariable.

C'est l'eau sous les vocables les plus divers qui est le plus souvent la grande guérisseuse.

Voici ce que j'ai vu près Calanhel, autour d'une vieille chapelle dédiée à saint Maur qui se dresse dans un paysage marécageux, évocateur à lui seul de rhumatismes :

Une théorie d'éclopés de toutes sortes, de gens boiteux ou courbés, armés de béquilles ou de cannes, entourant en rangs

pressés une fontaine; sur la margelle, de vieilles femmes tendant de leurs doigts tremblants de grandes écuelles pleines d'eau, glapissant des oraisons et versant le long des bras levés au ciel, dans les sabots et dans le dos des patients, l'eau sacrée qui doit guérir. Pour terminer, les malades faisant un grand signe de croix, les doigts trempés dans la source, avant une longue station de prières au pied de l'autel.

Tel est le tableau habituel de l'hydrothérapie qui, sous l'égide de thaumaturges divers, prétend guérir rhumatismes, sciatiques, arthrites, en un mot tout *poan izili*.

Dans l'ordre du nombre et de la popularité, après les guérisseurs de rhumatismes, viennent les thérapeutes mystiques des fièvres.

Le paludisme était autrefois très fréquent en Bretagne. Il y avait peu de vieillards, dans mon enfance, qui ne se rappelassent avoir tremblé la fièvre, et j'ai connu personnellement un bonhomme de Guerlesquin, vaguement épicier, surtout aubergiste, qui, avec le cidre, débitait à la clef le sulfate de quinine.

Ainsi la tradition consacre encore dans le monde des saints une foule de personnages qui guérissent d'une façon générale les fièvres.

Rappelons quelques noms, ceux de saint Mélaine, saint Even, saint Goulven, saint Théodore, saint Léonard, et, trônant au-dessus de tous, saint Gonéry.

Si nombreux sont les guérisseurs, nombreux sont aussi les rites dont on attend guérison.

A Loquetou, près Locarn, une auge de pierre reçoit le fiévreux tout habillé pour l'oraison au saint patron.

A Primelin, c'est un dolmen, tombeau, dit-on, de saint Théodore, dont l'attouchement guérit. A l'embouchure du Trieux, c'est une tour de pierres brutes dans laquelle il faut passer une nuit en prières.

A Pleloff, saint Mélaine est plus exigeant. Il faut d'un bâton troubler sa fontaine et boire l'eau après.

A Saint-Léonard, près de Guingamp, on va au mois de mai fouiller les vieux murs à la recherche de limaçons. On les enferme dans un sachet qu'on porte au cou pendant l'accès de fièvre.

Une fois guéri, on revient enfour dans l'enclos du sanctuaire l'animal qui doit avoir emporté avec lui le principe du mal.

\* \* \*

Je passe sur les spécialistes des affections abdominales, me contentant de vous rappeler l'adage local de Plegat, près Plestin :

*An otro Sant Egat  
Zo mad deus ar re gorjat.*

(M. Saint Égat est bon contre la trop-ventrée.)

Nombreux et particulièrement spécialisés sont les guérisseurs d'abcès (*gorado*).

En médecine mystique populaire, il y a en effet plusieurs sortes d'abcès, celui de saint Éloi, celui de saint Clet, celui de saint Clairin, celui de saint Antoine, celui de saint Cado, etc.

En présence d'un abcès, le difficile est de savoir de quel saint il dépend, chacun n'ayant dans ses attributions que la catégorie qui porte son nom.

Ce problème de diagnostic a reçu en pratique une solution très simple. Je vous la donne comme elle m'a été enseignée par un paysan de Trémargat.

On prend un ver de terre, on le coupe en trois ou quatre, et on le place sur la partie malade. Un assistant récite les litanies des saints auquel on fait les répons, l'œil fixé sur l'animal en tronçons qui se tortille. A la dernière convulsion, on s'arrête : le saint dernier nommé est celui qui doit guérir.

Il faut aller le voir dans un de ses sanctuaires : si le malade ne peut y aller lui-même, une personne de l'entourage s'en chargera. Elle apportera de l'eau de la fontaine, de la terre de l'église, et le tout fera sur le mal un cataplasme souverain.

Saint Cado est un grand guérisseur de *gorado*, mais il est plus particulièrement invoqué dans les cancers cutanés qui portent d'ailleurs son nom « Drouk Sant Cado ».

Il faut voir à Ploumilliau, près Lannion, sa chapelle, petite

annexe du musée Dupuytren. On y voit en effet trois ou quatre statues représentant des lésions ulcéreuses de jambes, véritables enseignes précisant la spécialisation du lieu.

\* \* \*

Je passerai sous silence les saints vétérinaires dont vous connaissez peut-être le grand saint Herbot, grand collectionneur de queues de chevaux ou de vaches dans son église voisine du Huelgoat, et j'en arrive à des catégories de saints particulièrement curieux, cousins des guérisseurs, les saints de la fécondation, les saints de l'agonie, les saints de l'envoûtement.

Dans la plupart des pays catholiques, les sanctuaires de saints ou de madones ont reçu de tout temps les prières des épouses stériles venant implorer du ciel la grâce d'être mères.

En Basse-Bretagne, ce culte banal a été spécialisé au profit de quelques thaumaturges, dont les plus connus sont sainte Marguerite, sainte Anastasie, saint Ronan, saint Gwenolé et le fétichisme populaire l'a illustré de pratiques curieuses.

A Collorec, par exemple, il faut se rendre de nuit à la chapelle de sainte Marguerite, réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*, se frotter le nombril à la statue de la sainte, se confesser et déposer une offrande.

A Locronan existe une pierre énorme, ancien monument druidique qu'on appelle « Ar gakek men » (la jument de pierre).

C'est sur elle, dit-on, que saint Ronan traversa la mer pour venir d'Irlande en Bretagne.

Pendant les nuits de nouvelle lune, les femmes stériles se couchent sur la table de granit, les bras en croix, la face au ciel, et demeurent ainsi des heures entières priant ardemment Ronan de les rendre mères.

Ce culte est la revanche de Ronan qui fut, d'après la légende, si détesté, sa vie durant, des femmes, que l'une, Keven, un jour dans sa haine, lui cracha au visage.

Les saints de l'agonie sont des personnages à double face. On leur demande en présence d'un malade qui traîne, d'une longue agonie, de terminer le drame par la guérison ou par la

mort. La prière des suppliants qui les implorent est en résumé : « Qu'on en finisse ! »

Le plus célèbre de ces personnages est saint Abibon, dont on a fait saint Diboan ou Sant Tu-Pe-Tu (Diboan veut dire exempt de peine ou qui délivre du mal; Tu-Pe-Tu, d'un côté ou de l'autre : qui tranche dans un sens ou dans l'autre.)

Il a des Diboan un peu partout, à Plevin, à Plouezoc'h, à Loqueffret, à Locmaria-Berrien, à Lanrivain, etc...

Et, pour terminer, voici le saint de l'envoûtement, notre grand saint Yves, dont le cantique célèbre proclame :

*N'en eusket en Breiz, n'en eus Ket unan  
N'en eus Ket er Zant, evel Zant Erwan.*

(Il n'est pas en Bretagne, il n'est pas un seul, il n'est pas un saint comme saint Yves).

Il existait en effet, à Trédarzec, près Tréguier, une vieille statue de saint Yves qui, pour des raisons que nous ignorons, recevait les visites de sinistres pèlerins venant invoquer la mort de quelqu'un. L'icône, à la suite de nombreux scandales, fut reléguée dans un grenier, puis vendue. L'icône a disparu : le culte a subsisté.

En 1882, les époux G..., accusés d'assassinat, affirmèrent devant la Cour d'assises des Côtes-du-Nord qu'avant de se décider à tuer de leurs propres mains leur frère Philippe Omnès, ils avaient eu recours à une pèlerine par procuration pour vouer le malheureux à saint Yves. L'envoûtement, n'ayant pas réussi, ils se résolurent au crime. Omnès fut trouvé, les bras en croix, pendu aux bran-cards d'une charrette.

Actuellement, vous entendrez encore dire d'une personne atteinte d'un mal chronique : « Elle a peut-être été vouée (*goestled*) à saint Yves ».

\* \* \*

Je pense vous avoir montré suffisamment, par cet exposé rapide, des dévotions locales aux saints guérisseurs, combien le culte idolâtre aux pierres, aux statues, aux fontaines a conservé des racines profondes dans l'âme bretonne.

Nous y reconnaissons l'empreinte manifeste du druidisme, ce qui en rend l'étude particulièrement attachante.

Les prêtres gaulois portaient le nom de Bellec'h (du mot *(Behl lin)* parce que vêtus de lin : le nom Bellec'h est resté aux prêtres catholiques. Les Bellec'h chrétiens abordant en Armorique ont été d'abord de grands iconoclastes, en lutte, au nom d'un Dieu unique, contre le polythéisme et le culte des éléments des croyances primitives.

Le christianisme fut en effet importé chez nous au milieu du III<sup>e</sup> siècle, et, jusqu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle, il y eut encore des druides errant de forêt en forêt.

L'histoire nous a conservé le nom de l'un deux, Gwene'hlan l'aveugle qui, du haut du Ménez-Bré, fulminait ainsi contre les chrétiens :

*Ne Ket Kik brein chas pe Zerved  
Kik christen renkomp da gaouet.*

(Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut.)

La doctrine du Bellec'h chrétien s'imposa peu à peu, mais de façon incomplète. L'idolâtrie persistait, vivace, autour des vieux autels de pierre et des sources sacrées, lorsque les évêques résolurent, selon le mot de Joseph de Maistre, de greffer la foi chrétienne sur le chêne druidique en prenant pour programme les conseils de Grégoire le Grand mandant à ses prêtres : « Retrancher tout à la fois dans ces esprits incultes est une entreprise impossible. Gardez-vous donc de détruire les temples : détruisez seulement les idoles et remplacez-les par des reliques. »

La foule qui ne s'attache qu'au dehors et se laisse prendre par les sens changea plus aisément de croyances qu'elle n'eût changé ses habitudes. On lui baptisa ses idoles pour qu'elle pût continuer à les adorer, on christianisa les menhirs en les surmontant d'une croix, on substitua les feux de la Saint-Jean à ceux qui s'allumaient en l'honneur du soleil. Les fontaines et les rochers guérisseurs furent placés sous l'invocation d'un saint; et c'est ainsi que la mythologie druidique se conserva sous un léger déguisement chrétien.

Cependant, l'Église voulut plus tard rendre à la foi sa pureté primitive. Le Concile de Nantes, en 658, prescrivait de défendre à tout chrétien de porter ailleurs que devant Dieu des chandelles ou autres présents dans le but d'obtenir la santé.

Plus tard encore, deux capitulaires de Charlemagne, en 789 et 794, prohibèrent le culte des fontaines, ordonnant aux prêtres de faire détruire les endroits consacrés et traitant de fous ceux qui y croyaient.

Il fut malgré tout impossible d'extirper les anciennes croyances. Le souvenir même du druidisme disparu resta imprégné en Basse-Bretagne du fétichisme des premiers Gaëls. Le culte des pierres et des fontaines se transmit pieusement pendant tout le moyen-âge. La confiance de nos paysans continua de s'adresser aux guérisseurs mystiques successeurs des esprits druidiques.

Il semble même que l'idolâtrie ancestrale n'ait fait que s'accroître dans le cours des âges chrétiens.

Les lieux de guérison étaient sans doute peu nombreux au temps où le christianisme fut importé en Basse-Bretagne : la rivalité des paroisses ou même la seule imagination du peuple breton si fertile en légendes ont dû les multiplier à plaisir.

De là, cette dévotion à des monuments mégalithiques, cette foi en la vertu de cercueils de pierre extraits peut-être de tumuli, ce culte florissant des fontaines se poursuivant encore aujourd'hui sous le vocable de saints, la plupart autochtones et souvent de canonisation irrégulière.

De nos jours, des auteurs se sont élevés avec indignation contre cette persistance du fétichisme ancestral.

Je citerai par exemple Austin de Croze, qui écrivait au commencement du siècle : « De ce culte réaliste instigateur de fatalisme » et de sauvagerie, il ne rayonnera que haine, mépris et suspicion » contre tout ce qui ne s'absorbera pas en lui.

» Le vrai croyant n'acerochera pas son Dieu, ses saints et ses saintes à des pierres druidiques, à des arbres très vieux, » il ne les noiera pas dans l'eau des fontaines et ne les prostituera pas dans ces cérémonies théâtrales et dans ces pardons de » Cornouailles, d'où la poésie s'est envolée, ne laissant que l'orgie » aux fidèles et les gains assurés aux marchands du temple. »

D'autres, et c'est le plus grand nombre, je crois, ont admiré sans réserves ces rites idolâtres :

« Il serait bien mal avisé, dit Anatole Le Braz, et d'esprit »  
» singulièrement étroit, celui qui ne verrait dans la persistance »  
» de ces vieux rites que superstitions barbares et crédulité niaise »  
» d'un peuple encore enfant. J'aime mieux en savourer, quant à »  
» moi, la poésie profonde, y respirer comme en sa pureté cette »  
» fraîcheur de naturalisme celtique que vingt siècles n'ont point »  
» déflorée. »

Pour moi, ces recours aux saints guérisseurs, ces pratiques de paganisme chrétien ont une fraîcheur et une naïveté rustiques que je trouve charmantes.

Persistance des croyances primitives des lointains ancêtres, elles s'étalent au soleil des pardons, s'affirment dans l'ombre des sanctuaires et témoignent partout du mysticisme et de la fidélité aux traditions qui sont les caractères les plus profonds de la race celtique.

Dans un siècle qui veut faire notre bonheur de l'uniformité, elles conservent un caractère de particularisme provincial, dernier refuge chez nous de l'ancienne poésie des coutumes.

Ce sont des titres suffisants, je crois, à des suffrages favorables.

D'ailleurs, médecin, je n'oublie pas que lorsque nos remèdes se révèlent impuissants, il est heureux qu'il y ait encore le recours à la religion, « éternelle chanson qui depuis des siècles a bercé la douleur humaine », et je suis certain que si les saints venus d'Irlande reprenaient pour nous quitter les auges de pierre qui les ont apportés, il resterait chez nous certainement moins de poésie et aussi moins d'espoir.